

Entretien avec Maria del Rosario Acosta Lopez, Paris 8, Chaire internationale de philosophie contemporaine

Michèle Cohen-Halimi : Pourriez-vous développer votre pensée au sujet de la traduction dans vos travaux des concepts de résistance, de liberté et d'indétermination, ainsi que de leurs contraires (par exemple, la violence), traduction que vous opérez du domaine esthétique vers le domaine politique ?

Maria del Rosario Acosta Lopez : Merci pour cette question Michèle, elle vise l'un des arguments-clés de mon projet. Pour Schiller, le lien entre l'esthétique et la politique n'est pas direct. Il faut plutôt comprendre ce lien à partir de la conception de la critique que l'expérience esthétique rend possible. C'est la raison de l'attention que Schiller porte à un geste kantien très spécifique, au fait que dans les jugements esthétiques il y a quelque chose qui résiste à la détermination conceptuelle et qui laisse place à la possibilité d'une autre relation entre les facultés cognitives. Pour Kant, cela conduit à un type de plaisir absolument spécifique, que nous appelons « beauté ». Ce qui intéresse Kant, c'est la manière dont ce plaisir constitue la base d'un jugement de goût, qui est doté d'une validité universelle en dépit du fait qu'il est fondé sur une expérience subjective et non conceptuelle. Pour Schiller, ce qui importe est le type d'expérience que la beauté rend possible — que Kant nomme au passage « le sentiment de soi », et que Schiller interprète comme la seule et unique expérience offrant une pleine intuition de toutes nos potentialités à la fois. Schiller convertit donc l'expérience de la beauté en ouverture du champ « esthétique » comme site de la « déterminabilité réelle » – expérience qui consiste à s'attarder dans un temps suspendu et dans un temps vécu comme suspension – lequel devient lui-même le point de vue de la critique historico-politique par excellence. Le but de Schiller est de trouver un point de vue susceptible d'interrompre ou de suspendre les déterminations historiques qui se traduisent de manière irréfléchie dans le domaine politique et dans des réalités politiques et des formes de violence spécifiques. L'expérience esthétique n'offre pas seulement un véritable type d'expérience radicalement différent, qui autorise une autre forme de temporalité au sein du présent historique : elle exige aussi que les logiques qui opèrent dans le présent soient interrompues, subverties et rendues inopérantes, afin de rendre possible une autre relation à nous-mêmes, aux autres et au monde qui nous entoure, au-delà des logiques de la détermination, de la causalité, des moyens et des fins.

Ce qui est ouvert dans cette expérience ne peut déterminer ce qui est à venir (c'est précisément le pas encore du futur). Elle actualise une forme de liberté, celle de la critique, qui offre la possibilité

de rompre avec les logiques opératoires qui prédéterminent structurellement notre action, nos subjectivités et nos manières d'expérimenter notre corporéité, ce qui est et n'est pas perceptible, désirable, intelligible. Pour Schiller, l'art et la beauté suspendent ces logiques et, ce faisant, ouvrent un domaine où nous pouvons imaginer, incorporer et finalement instituer d'autres distributions du sensible.

Éric Alliez : Comment vous situeriez-vous dans le champ de la philosophie française contemporaine, par exemple par rapport à Rancière et à Nancy dont on perçoit aisément la présence dans votre propos, mais aussi quelle pourrait être la différence philosophique, esthétique ou politique introduite et portée par la dimension post-coloniale de votre travail ?

Maria del Rosario Acosta Lopez : Pour le dire très schématiquement : alors que mon approche de l'esthétique provient de sources plutôt allemandes, mon travail sur la philosophie politique est un dialogue permanent avec des sources principalement françaises et italiennes, comme Jacques Rancière et Jean-Luc Nancy, ainsi qu'avec les premiers travaux de Roberto Esposito et Giorgio Agamben. Et bien sûr, comme vous le suggérez dans votre question, tout cela passe par le prisme de ma propre situation historique et géographique, à savoir celui d'une approche située en Amérique latine, qui offre une perspective différente, parfois critique, sur ce que tous ces penseurs apportent. Je suis par exemple en train d'écrire l'introduction d'un livre que j'ai dirigé avec Jean-Luc Nancy et un groupe de mes anciens étudiants en philosophie de Colombie (*The Unstoppable Murmur of Being Together*, à paraître chez Fordham UP), où je mets l'ontologie de Nancy et son travail sur la communauté en relation et en confrontation avec des penseuses féministes contemporaines et anticolonialistes latino-américaines telles que Silvia Rivera Cusicanqui, Raquel Gutiérrez, María Galindo et Marisol de la Cadena.

Cela m'amène à la dernière partie de votre question.

D'un côté, mon travail découle de ma position d'universitaire qui a été formée et a vécu la majeure partie de sa vie en Colombie. J'ai toujours insisté sur le fait que le type de questions que je pose, que ce soit à Friedrich Schiller ou à Sylvia Wynter, sont autant de tentatives de réfléchir et de faire face aux réalités auxquelles j'ai été confrontée (directement et indirectement) dans un pays si difficile à appréhender, très riche et très inspirant, mais également plein de violence et de mort. Mon approche n'est donc pas « post-coloniale » ni même « décoloniale », même si une critique de la colonialité s'est avérée essentielle pour ce travail. Je décrirais plutôt mon approche comme un engagement à penser ces réalités, à partir de ces présents historiques, et dans ces lieux géographiques conflictuels. Paradoxalement, j'ai commencé à explorer de plus en plus toutes ces

approches après avoir quitté la Colombie et être allée travailler aux États-Unis. J'ai récemment écrit sur tous ces aspects de ma formation dans le *Journal of World Philosophies*, parce que je crois que mon expérience n'est pas unique en soi, mais qu'elle reflète l'état actuel de la philosophie académique et le besoin urgent de sa réarticulation et de sa refonte.

D'un autre côté, ces paradoxes et ces difficultés font partie intégrante de ce qui, selon moi, caractérise la singularité de mon travail, et de la raison pour laquelle je pense que le travail produit aujourd'hui en Amérique latine est d'une importance capitale. Alors, quelle pourrait être la particularité (philosophique, esthétique, politique) de mon travail ? Et si cela ne pouvait être que ressenti et pas vraiment dit, en tout cas pas par moi ? En outre, et plus important, ce n'est pas « mon » travail, mais plutôt un travail en commun, avec d'autres personnes engagées à travailler à partir de ces perspectives renouvelées et situées. J'insiste cependant sur le fait qu'il ne faut pas renoncer à ce dialogue avec la tradition, tant que nous le considérons dans des termes qu'Édouard Glissant appelle une *horizontalité archipelique*, où nous utilisons ce qui nous semble utile pour comprendre notre présent, mais dans lequel également nous sommes attentifs à l'origine des idées, à ceux qui les ont produites et aux voix qui sont intrinsèquement exclues de la conversation jusqu'à ce que les critères d'intelligibilité et d'audibilité soient radicalement subvertis. C'est une double tâche permanente, et peut-être que le simple fait d'essayer d'habiter ce double (et parfois contradictoire) espace constitue déjà une « différence » considérable.

Entrevista con María del Rosario Acosta López, París 8, Cátedra Internacional de Filosofía Contemporánea

Michèle Cohen-Halimi: ¿Podría detallar la traslación en su obra de los conceptos de resistencia, libertad e indeterminación, así como de sus opuestos (por ejemplo, la violencia) del ámbito estético al político?

María del Rosario Acosta López: Gracias por esta pregunta, Michèle, aborda uno de los argumentos clave de mi proyecto. Para Schiller, el vínculo entre estética y política no es directo. Más bien, este vínculo debe entenderse desde la concepción de la crítica que posibilita la experiencia estética. De ahí la atención de Schiller a un gesto kantiano muy específico, al hecho de que en los juicios estéticos hay algo que se resiste a la determinación conceptual y deja espacio a la posibilidad de otra relación entre las facultades cognitivas. Para Kant, esto conduce a un tipo de placer absolutamente específico, que llamamos "belleza". Lo que le interesa a Kant es el modo en que este placer constituye la base de un juicio de gusto, dotado de validez universal a pesar de basarse en una experiencia subjetiva y no conceptual. Para Schiller, lo que importa es el tipo de experiencia que posibilita la belleza -que Kant llama de paso "el sentimiento de sí mismo", y que Schiller interpreta como la única experiencia que ofrece una intuición plena de todas nuestras potencialidades a la vez. Schiller convierte así la experiencia de la belleza en la apertura del campo "estético" como lugar de "determinabilidad real" -una experiencia de permanencia en un tiempo suspendido y en un tiempo experimentado como suspensión- que se convierte a su vez en el punto de vista de la crítica histórico-política por excelencia. El objetivo de Schiller es encontrar un punto de vista que pueda interrumpir o suspender las determinaciones históricas que se traducen impensadamente en el ámbito político y en realidades políticas y formas de violencia concretas. La experiencia estética no sólo ofrece un tipo de experiencia verdaderamente radical, que permite una forma diferente de temporalidad dentro del presente histórico: también exige que las lógicas que operan en el presente sean interrumpidas, subvertidas e inoperantes, para hacer posible una relación diferente con nosotros mismos, con los demás y con el mundo que nos rodea, más allá de las lógicas de determinación, causalidad, medios y fines.

Lo que está abierto en esta experiencia no puede determinar lo que está por venir (es precisamente el todavía no del futuro). Actualiza una forma de libertad, la de la crítica, que ofrece la posibilidad de romper con las lógicas operativas que predeterminan estructuralmente nuestra acción, nuestras subjetividades y nuestras formas de experimentar nuestra corporalidad, lo que es

y no es perceptible, deseable, inteligible. Para Schiller, el arte y la belleza suspenden estas lógicas y, al hacerlo, abren un ámbito en el que podemos imaginar, incorporar y, en última instancia, instituir otras distribuciones de lo sensible.

Éric Alliez: ¿Cómo se situaría usted en el ámbito de la filosofía francesa contemporánea, por ejemplo en relación con Rancière y Nancy, cuya presencia se percibe fácilmente en su obra, pero también cuál podría ser la diferencia filosófica, estética o política que introduce y conlleva la dimensión poscolonial de su obra?

María del Rosario Acosta López: Para decirlo de manera muy esquemática: mientras que mi enfoque de la estética proviene de fuentes más bien alemanas, mi trabajo sobre la filosofía política es un diálogo permanente con fuentes principalmente francesas e italianas, como Jacques Rancière y Jean-Luc Nancy, así como con los primeros trabajos de Roberto Esposito y Giorgio Agamben. Y por supuesto, como sugieres en tu pregunta, todo esto se hace a través del prisma de mi propia situación histórica y geográfica, a saber, la de un enfoque situado en América Latina, que ofrece una perspectiva diferente, a veces crítica, de lo que aportan todos estos pensadores. Por ejemplo, estoy escribiendo la introducción de un libro que he editado con Jean-Luc Nancy y un grupo de mis antiguos alumnos de filosofía de Colombia (*The Unstoppable Murmur of Being Together*, de próxima aparición en Fordham UP), donde relaciono y confronto la ontología y el trabajo sobre la comunidad de Nancy con pensadoras latinoamericanas contemporáneas feministas y anticoloniales como Silvia Rivera Cusicanqui, Raquel Gutiérrez, María Galindo y Marisol de la Cadena.

Esto me lleva a la última parte de su pregunta.

Por un lado, mi trabajo surge de mi posición como académica que se ha formado y ha vivido la mayor parte de su vida en Colombia. Siempre he insistido en que el tipo de preguntas que hago, ya sea a Friedrich Schiller o a Sylvia Wynter, son intentos de reflejar y tratar las realidades a las que me he enfrentado (directa e indirectamente) en un país tan difícil de comprender, muy rico e inspirador, pero también lleno de violencia y muerte. Por lo tanto, mi enfoque no es "poscolonial" ni siquiera "decolonial", aunque la crítica de la colonialidad ha sido esencial para este trabajo. Más bien, describiría mi enfoque como un compromiso para pensar en estas realidades, desde estos presentes históricos y en estas ubicaciones geográficas conflictivas. Paradójicamente, empecé a explorar todos estos enfoques cada vez más después de salir de Colombia y de ir a trabajar a Estados Unidos. Recientemente escribí sobre todos estos aspectos de mi formación en el *Journal of World Philosophies*, porque creo que mi experiencia no es única

en sí misma, sino que refleja el estado actual de la filosofía académica y la necesidad urgente de su rearticulación y refundición.

Por otro lado, estas paradojas y dificultades son parte de lo que creo que caracteriza la singularidad de mi trabajo, y por lo que creo que el trabajo que se produce hoy en América Latina es tan importante. Entonces, ¿cuál podría ser la particularidad (filosófica, estética, política) de mi obra? ¿Y si sólo pudiera sentirse y no decirse realmente, al menos no por mí? Además, y lo que es más importante, no se trata de "mi" trabajo, sino de un trabajo en común, con otros comprometidos a trabajar desde estas perspectivas renovadas y situadas. Insisto, sin embargo, en que no debemos renunciar a este diálogo con la tradición, siempre y cuando lo veamos en términos de lo que Edouard Glissant llama una horizontalidad archipelágica, en la que utilizamos lo que creemos que es útil para entender nuestro presente, pero en la que también estamos atentos a los orígenes de las ideas, a quienes las han producido, y a las voces que son inherentemente excluidas de la conversación hasta que los criterios de inteligibilidad y audibilidad son radicalmente subvertidos. Se trata de una doble tarea continua, y quizás el propio acto de intentar habitar este doble (y a veces contradictorio) espacio ya es una "diferencia" considerable.

Interview with Maria del Rosario Acosta Lopez, Paris 8, International Chair of Contemporary Philosophy

Michèle Cohen-Halimi: Could you elaborate on the translation in your work of the concepts of resistance, freedom and indeterminacy, as well as their opposites (e.g. violence), a translation that you make from the aesthetic to the political domain?

Maria del Rosario Acosta Lopez : Thank you for this question Michèle, it addresses one of the key arguments of my project. For Schiller, the link between aesthetics and politics is not direct. Rather, this link must be understood from the conception of criticism that aesthetic experience makes possible. This is the reason for Schiller's attention to a very specific Kantian gesture, to the fact that in aesthetic judgments there is something that resists conceptual determination and leaves room for the possibility of another relation between the cognitive faculties. For Kant, this leads to an absolutely specific type of pleasure, which we call "beauty". What interests Kant is the way in which this pleasure forms the basis of a judgement of taste, which is endowed with universal validity despite the fact that it is based on subjective, non-conceptual experience. For Schiller, what matters is the kind of experience that beauty makes possible - which Kant calls in passing "the feeling of self", and which Schiller interprets as the one and only experience that offers a full intuition of all our potentialities at once. Schiller thus converts the experience of beauty into the opening of the "aesthetic" field as a site of "real determinability" - an experience of lingering in a suspended time and in a time experienced as suspension - which itself becomes the point of view of historical-political criticism par excellence. Schiller's aim is to find a point of view that can interrupt or suspend the historical determinations that are unthinkingly translated into the political realm and into specific political realities and forms of violence. Aesthetic experience not only offers a truly radically different kind of experience, one that allows for a different form of temporality within the historical present: it also demands that the logics operating in the present be interrupted, subverted and rendered inoperative, in order to make possible a different relationship to ourselves, to others and to the world around us, beyond the logics of determination, causality, means and ends.

What is open in this experience cannot determine what is to come (it is precisely the not yet of the future). It actualises a form of freedom, that of critique, which offers the possibility of breaking with the operative logics that structurally predetermine our action, our subjectivities and our ways of experiencing our corporeality, what is and is not perceptible, desirable, intelligible.

For Schiller, art and beauty suspend these logics and, in so doing, open up a realm where we can imagine, incorporate and ultimately institute other distributions of the sensible.

Éric Alliez: How would you situate yourself in the field of contemporary French philosophy, for example in relation to Rancière and Nancy, whose presence is easily perceived in your work, but also what might be the philosophical, aesthetic or political difference introduced and carried by the post-colonial dimension of your work?

Maria del Rosario Acosta Lopez: To put it very schematically: while my approach to aesthetics comes from rather German sources, my work on political philosophy is a permanent dialogue with mainly French and Italian sources, such as Jacques Rancière and Jean-Luc Nancy, as well as with the early work of Roberto Esposito and Giorgio Agamben. And of course, as you suggest in your question, all of this comes through the prism of my own historical and geographical situation, namely that of an approach situated in Latin America, which offers a different, sometimes critical, perspective on what all these thinkers bring. For example, I am writing the introduction to a book I edited with Jean-Luc Nancy and a group of my former philosophy students from Colombia (*The Unstoppable Murmur of Being Together*, forthcoming from Fordham UP), where I relate and confront Nancy's ontology and work on community with contemporary feminist and anti-colonial Latin American thinkers such as Silvia Rivera Cusicanqui, Raquel Gutiérrez, María Galindo and Marisol de la Cadena.

This brings me to the last part of your question.

On the one hand, my work stems from my position as an academic who has been trained and lived most of her life in Colombia. I have always insisted that the kind of questions I ask, whether to Friedrich Schiller or Sylvia Wynter, are attempts to reflect and deal with the realities I have faced (directly and indirectly) in a country that is so difficult to comprehend, very rich and inspiring, but also full of violence and death. My approach is therefore not 'post-colonial' or even 'decolonial', although a critique of coloniality has been essential for this work. Rather, I would describe my approach as a commitment to thinking about these realities, from these historical presents, and in these conflicting geographical locations. Paradoxically, I began to explore all of these approaches more and more after I left Colombia and went to work in the US. I recently wrote about all these aspects of my training in the *Journal of World Philosophies*, because I believe that my experience is not unique in itself, but reflects the current state of academic philosophy and the urgent need for its re-articulation and re-casting.

On the other hand, these paradoxes and difficulties are part and parcel of what I believe characterises the singularity of my work, and why I believe that the work produced today in Latin America is of paramount importance. So what could be the particularity (philosophical, aesthetic, political) of my work? What if it could only be felt and not really said, at least not by me? Furthermore, and more importantly, it is not 'my' work, but rather a work in common, with others committed to working from these renewed and situated perspectives. I insist, however, that we must not give up on this dialogue with tradition, as long as we see it in terms of what Edouard Glissant calls an archipelagic horizontality, in which we use what we think is useful to understand our present, but in which we are also attentive to the origins of ideas, to those who have produced them, and to the voices that are inherently excluded from the conversation until the criteria of intelligibility and audibility are radically subverted. This is an ongoing double task, and perhaps the very act of trying to inhabit this double (and sometimes contradictory) space is already a considerable 'difference'